

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 10

Artikel: Au nom de tous les siens

Autor: Ballin, Luisa

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-280136>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Au nom de tous les siens

Cinq siècles après les conquistadors, le mur du silence guatémaltèque est brisé. Une authentique Indienne, Rigoberta Menchu, reçoit le Prix Nobel de la paix pour sa lutte en faveur de la survie de son peuple.

Dans un pays où deux sociétés se côtoient, les Indiens sont les premières victimes d'une majorité silencieuse et marginale décimée par la violence endémique que connaît le Guatemala. Dans le cadre de la controverse que suscite l'anniversaire de la découverte de l'Amérique, l'attribution du Prix Nobel de la paix le 16 octobre dernier à une jeune paysanne indienne est un message d'un poids certain. Rigoberta Menchu s'est vue récompensée pour son engagement en faveur «de la justice sociale, de la réconciliation entre différents groupes ethniques, ainsi que pour son combat pour la défense des populations indigènes».

L'histoire officielle fait naître la «pasionaria de la cause indigène» dans un hameau isolé nommé Chimel Uspatán dans le département de Quiché, situé au nord-ouest du Guatemala, en 1959, «mais il me semble que ma vie dure depuis des siècles», dit-elle lentement.

Le parcours de Rigoberta Menchu est un long chemin de croix, puisque cette jeune femme à la longue tresse brune a vu sa famille et ses amis massacrés par les militaires. Un frère, Patrocinio, meurt sous la torture en 1979. Son père est brûlé vif en 1980, lors de l'assaut à l'ambassade d'Espagne où il s'était réfugié. Sa mère, sauvagement torturée, sera assassinée puis laissée sans sépulture. Un autre frère, Victor, est fusillé avec femme et enfants. Sa tragédie, Rigoberta Menchu l'a racontée dans un livre qu'elle a cosigné avec l'ethnologue Elisabeth Burgos (l'ex-épouse de Régis Debray).

Pour les droits de l'homme

Face à la violence extrême qui déchire son pays et consciente du risque encouru, Rigoberta Menchu se réfugie au Mexique. «Je pense avoir été la première réfugiée politique de mon pays. Je n'oublierai jamais le soutien moral que m'a donné l'évêque de Tehuantepec. Sans lui, j'aurais sombré dans la dépression et je me serais peut-être suicidée. Pendant quinze jours, je n'ai fait que dormir. J'ai même pensé à un certain moment entrer dans les ordres. Peu à peu, j'ai repris confiance. J'ai compris qu'il fallait poursuivre la lutte pour que mes frères et sœurs indigènes puissent connaître un jour un Guatemala plus juste. Car malgré le fait que la population de mon pays soit à 65% autochtone, nous continuons d'être

marginalisés. Seuls trois indigènes sont représentés au Parlement. Pour les femmes, cela est pire, puisqu'à la pauvreté, à la marginalisation raciale, s'ajoute la disgrâce d'être née femme.»

A la recherche de la tolérance

La démocratie est-elle donc possible au Guatemala après tant de violence? «Il reste beaucoup à faire, répond Rigoberta Menchu. Les disparitions forcées, assassinats arbitraires, la torture et la répression continuent chez nous. Ce qu'il faut c'est absolument démocratiser les institutions et surtout les forces armées, pour créer enfin un climat de tolérance et non de discrimination raciale comme c'est encore le cas. Mais il faut avoir confiance, car comme le disent nos prêtres mayas: la longue nuit est en train de prendre fin et l'aube est proche.»

Le nom de Rigoberta Menchu circule déjà en vue des prochaines élections présidentielles. Sa candidature serait un symbole dont elle est parfaitement consciente. «Je pourrais peut-être accepter si j'étais sûre d'avoir les mêmes chances que les autres. Mais le fait que l'on en parle aide à ne pas oublier tous ceux que je représente, qu'ils soient paysans, pauvres, veuves, orphelins ou membres des vingt-deux ethnies qui forment ce pays. Le combat pour le développement, l'éducation et la santé doit être global, sans exclusions. Tous les Guatémaltèques observent avec espoir le processus de paix qui s'est engagé au Salvador. Dans l'attente qu'il s'étende jusqu'ici.»

Après le Nobel, le retour

A 33 ans, le destin de Rigoberta Menchu est inscrit dans celui de son pays, même si les officiels à Guatemala City ont reçu l'annonce du Nobel qui lui a été attribué comme une catastrophe nationale, accusant la jeune femme «de sympathiser avec la guérilla de gauche». Un pays où Rigoberta vient de retourner, fidèle à ses racines. «Même si je sais que trop de choses ont changé pour envisager le retour au ha-



Rigoberta Menchu, l'espoir de tout un peuple.

(Photo Humberto Salgado)

meau», avoue-t-elle. Le combat continue donc, pour dénoncer «le climat de terreur et une crise insoutenable qui caractérisent le Guatemala d'aujourd'hui, où 90% des victimes de la violence sont des indigènes et où 120 000 personnes sont mortes de mort violente depuis 1954».

Ils sont toujours plus de 50 000, les réfugiés guatémaltèques qui, comme Rigoberta Menchu, rêvent de rentrer chez eux. «Je veux y retourner pour, qui sait, me marier et mettre un enfant au monde», espère-t-elle. Comme elle et comme le compagnon qu'elle aura choisi, il sera indigène.

Luisa Ballin

Le combat pour les droits des femmes et des hommes ne fait que commencer. Le fait de recevoir le Prix Nobel de la paix n'est d'aucune garantie dans des pays au régime autoritaire. Rappelons-nous que la Birmane Aung San Suu Kyi, lauréate l'an dernier, demeure toujours entre les griffes d'autorités totalitaires!

(réd.)